Henry David Thoreau ou les rêveries écologiques d'un promeneur solitaire

David Latour

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/lcc/244>

DOI : 10.4000/lcc.244

ISSN : 2430-4247

Éditeur

Université Aix-Marseille (AMU)

Référence électronique

David Latour, « Henry David Thoreau ou les rêveries écologiques d'un promeneur solitaire », *Les chantiers de la création* [En ligne], 3 | 2010, mis en ligne le 30 octobre 2014, consulté le 21 décembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/lcc/244> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/lcc.244>

Henry David Thoreau ou les rêveries écologiques d'un promeneur solitaire

David LATOUR, Aix-Marseille Université

« Me voici donc seul sur la terre, n'ayant plus de frère, de prochain, d'ami, de société que moi-même. Le plus sociable et le plus aimant des humains en a été proscrit par un accord unanime. » (Rousseau 55) cette interpellation liminaire lancée en 1776 par Jean-Jacques Rousseau en ouverture de ses *Rêveries du promeneur solitaire* n'est pas sans rappeler ces fameuses lignes que l'on trouve 88 ans plus tard sous la plume – américaine certes, mais tout aussi romantique¹ – de Henry David Thoreau : « Je m'étais retiré si loin dans ce grand océan de solitude, là où se déversaient les rivières de la société, que pour la plupart et selon mes besoins, seuls les sédiments les plus fins se déposaient autour de moi »² (Thoreau, 1985, 437). Bien qu'audacieux, ce rapprochement entre les deux auteurs, évoqué dès la formulation de notre titre, n'a rien d'une juxtaposition artificielle et hasardeuse ni d'une simple nommagite³ : c'est que Rousseau et Thoreau sont liés, unis par la notion du rêve éveillé en même temps qu'éveillant que fait le « je » dans la solitude de la nature. Cependant, si ce songe créateur se transforme en appel à un retour à la *virtus* classique de l'homme policé chez un Rousseau en exil au château d'Ermenonville, il prend la forme de ce qu'on peut qualifier d'« onirisme écologique » chez Thoreau. L'auteur a bâti son œuvre comme la fiction autobiographique d'un philosophe marcheur qui puise son inspiration dans cet endroit à la fois stimulant et protecteur. Depuis ce lieu unique, il se prend à rêver de la possibilité d'un nouveau mode relationnel que l'humanité entretiendra, un jour peut-être, avec celle-ci.

¹ Zev Trachtenberg, « The Exile and the Moss-Trooper : Rousseau and Thoreau on Walking in Nature. » *Oklahoma University*. <<http://www.ou.edu/ouphil/faculty/trachtenberg/ExileMossTrooper.pdf>>

² « I had withdrawn so far within the great ocean of solitude, into which the rivers of society empty, that for the most part, so far as my needs were concerned, only the finest sediment was deposited around me. ». Ma traduction.

³ « Name-dropping » en anglais, ce procédé rhétorique consiste à citer à la suite des grands noms littéraires, souvent dans le but d'impressionner son interlocuteur.

1. Topographie du rêve

1.1. Écrire la nature depuis la nature

Grâce à l'écriture, Thoreau trouve une véritable place dans le monde, une sorte de foyer littéraire : on peut considérer que c'est parce qu'il « écrit la nature », qu'il produit un discours (λόγος) sur elle, du point de vue du lieu géographique (τόπος) en même temps que du lieu du discours *locus* (c'est-à-dire depuis la nature en tant que situation spatiale et en tant que point de vue) qu'il est l'un des plus grands écrivains de la nature, une des figures majeures du « *Nature Writing* »⁴ qui, géographiquement et mentalement, place la nature au cœur de ses préoccupations.

L'incipit de *Walden, or life in the Woods* capte notre attention par sa concision en nous informant des conditions concrètes d'écriture de l'œuvre. Du 4 juillet 1845 au 6 septembre 1847, Thoreau s'installe sur un terrain appartenant à son ami Emerson : « Lorsque j'écrivis les pages qui suivent (...) je vivais seul au milieu des bois, sans un voisin à moins d'un mille, dans une maison que j'avais bâtie moi-même sur la rive de l'étang de Walden, à Concord dans le Massachusetts, gagnant de mes mains juste assez pour vivre » (Thoreau, 1985, 325)⁵. Il noue également le contrat de lecture en nous invitant à lire rétrospectivement un récit écrit au présent et à la première personne pour nous faire partager plus directement encore son expérience intime.

Cette démarche signifie qu'il faut savoir trouver sa place dans le monde pour être à même de parler de soi depuis soi. Il est aisé d'opérer un rapprochement avec ce que Rousseau explique dans ses *Rêveries* : « Mais moi, détaché d'eux et de tout, que suis-je moi-même ? Voilà ce qui me reste à chercher. Malheureusement, cette recherche doit être précédée d'un coup d'œil sur ma position » (Rousseau 55). Il s'agit d'affirmer son individualité en déterminant l'unicité de la situation psychologique, physique mais aussi géographique dans laquelle on se trouve ; comme le formule Ralph Waldo Emerson dans « *Self-Reliance* » : « Il arrive un moment dans l'éducation de chacun où l'on parvient à la conviction que l'envie est ignorance ; que l'imitation est suicide, que

⁴ Ce genre littéraire n'est pas fictionnel à strictement parler : il mêle philosophie, observations naturelles et naturalistes, considérations autobiographiques et engagement politique. On fait généralement remonter son origine à D. H. Thoreau.

⁵ « WHEN I wrote the following pages (...) I lived alone, in the woods, a mile from any neighbor, in a house which I had built myself, on the shore of Walden Pond, in Concord, Massachusetts, and earned my living by the labor of my hands only. » Ma traduction.

l'on doit s'accepter pour le meilleur et pour le pire »⁶ (Emerson 259). La perte des autres autour de soi permet de se (re)trouver en un lieu qui devient le point de départ d'un projet autant poétique que politique.

1.2. À la marge du monde, au centre de soi

Thoreau qui a inversé l'ordre de ses prénoms pour inscrire son identité « tout à rebours des autres hommes » (Rousseau 138) ne mène pas une existence en opposition aux règles sociales par principe. Il contemple la vie urbaine et industrialisée naissante avec une distance critique aiguë vis-à-vis du sens commun ou « *doxa* » de la société bien pensante. S'inspirant sans doute du travail de Michel Granger, Rodolphe Christin affirme : « Thoreau est certes l'homme d'un mouvement de distanciation culturelle, mais il ne s'éclipse pas. (...) L'homme des bois observe froidement, s'irrite néanmoins, et enfin dénonce. Il se voudrait **un veilleur, un éveilleur**, et cette fonction l'oblige au dilemme de sa situation. » (Christin, nous soulignons). L'écrivain cherche à éclairer l'humanité en même temps qu'il évite de trop la fréquenter. Ce paradoxe apparent s'explique par le fait que chaque écrivain doit se placer d'une manière ou d'une autre « à la marge » s'il ne veut pas devenir le porte-voix d'une institution, d'une classe sociale ou d'une communauté spécifique, pour pouvoir imposer sa subjectivité et revendiquer ainsi une vision propre. Christin continue : « Thoreau cherchera (...) une déterritorialisation radicale, pour parler comme Deleuze, une sortie des cadres afin de parvenir au socle universel de l'existence, quelle que soit sa forme, humaine, animale, végétale... [Il] n'est pas seulement du monde humain, il se veut du monde entier » (Christin). Pour se donner le temps et la place de réfléchir, il se place pour ainsi dire « à côté » et s'aventure par de nouveaux chemins, explorant de nouvelles perspectives et défiant les conventions. Il veut se déplacer dans le monde pour pouvoir s'y replacer, s'y situer afin de vivre selon ses valeurs.

Suivant le modèle de la « *Self-Reliance* » émersonienne, la nature ou « *wilderness* américaine »⁷, est le lieu privilégié des rêveries de celui qui veut se

⁶ « There is a time in every man's education when he arrives at the conviction that envy is ignorance; that imitation is suicide; that he must take himself for better, for worse ». Ma traduction.

⁷ François Specq explique : « La *wilderness* se traduit par 'désert' ou 'solitude' dans un contexte biblique, 'nature sauvage' dans un contexte moderne. » François Specq, postface à Henry David Thoreau, *Les Forêts du Maine. « Habiter la frontière. L'humanisme sauvage de Henry David Thoreau »* (Paris : éditions rue d'Ulm, 2004). PhilAgora. <http://www.agora.qc.ca/mot.nsf/Dossiers/Henry_David_Thoreau>

retrouver tout à fait seul avec lui-même afin de formuler un point de vue original sur le monde. Thoreau s'enferme à Walden pour bénéficier d'un point de mire irremplaçable, un véritable panégyrique philosophique et mystique : « En quittant mon seuil, je peux aisément marcher dix, quinze, vingt milles – peut importe – sans rencontrer la moindre maison, sans croiser d'autre route que celle qu'empruntent le renard et le vison »⁸ (Thoreau, 2001, 230). Dans cette quête d'indépendance intellectuelle, l'Homme fait partie de la nature bien avant que d'appartenir au monde des lois humaines. Cela pose l'antériorité à la fois temporelle et ontologique de notre appartenance à la nature : « Je souhaite parler en faveur de la Nature, de ce lieu absolument libre et sauvage, par opposition à la liberté et à la culture réservées aux villes, et regarder l'homme comme un habitant ou comme une partie intégrante de la Nature plutôt que comme un membre de la société »⁹ (Thoreau, 2001, 225) affirme l'écrivain. Si l'espace de liberté est la nature indomptée et sauvage, la « *wilderness* » plus que la « *wildness* »¹⁰, la société n'est que le lieu de l'illusion de la liberté car ses institutions ne sont qu'assujettissement pour les hommes qui n'ont ni l'espace ni le temps de rêver.

Bien loin des *topos* européens d'une nature romantique glaçante, à la fois lieu de stimulation des passions les plus noires chez Goethe ou Nerval et rempart contre une réalité angoissante chez Musset¹¹, la nature thoreauvienne est un berceau protecteur :

Chaque petite aiguille de pin se dilatait, se gonflait de sympathie et d'amitié envers moi. J'avais si clairement conscience de la présence de quelque chose qui m'était apparentée, même au milieu de scènes que l'on a coutume d'appeler sauvages et mornes (...) que je pensais qu'aucun endroit ne pourrait plus jamais me paraître étranger.¹² (Thoreau, 1985, 427)

C'est une compagne douce et rassurante ; le vent qui y souffle n'annonce jamais de furieux orages et l'eau qui déborde des rivières est d'une générosité qui ne vient jamais

⁸ « I can easily walk ten, fifteen, twenty, any number of miles, commencing at my own door, without going by any house, without crossing a road except where the fox and the mink do. » Ma traduction.

⁹ « I wish to speak a word for Nature, for absolute freedom and wildness, as contrasted with a freedom and culture merely civil – to regard man as an inhabitant, or a part and parcel of Nature, rather than a member of society ». Ma traduction.

¹⁰ C'est une épineuse problématique qu'évite le français mais que pose la langue anglaise lorsque nous devons choisir entre les notions de *Wild*, *Wildness* et de *Wilderness* pour désigner la nature sauvage. L'espace vierge est le plus souvent désigné par *wilderness*, car ce terme est moins porteur de la notion d'espace. À l'époque de Thoreau l'emploi des deux termes est encore relativement souple.

¹¹ Cf. Marcel Raymond, *Romantisme et Rêverie* (Paris : José Corti, 1978).

¹² « Every little pine needle expanded and swelled with sympathy and befriended me. I was so distinctly made aware of the presence of something kindred to me, even in scenes which we are accustomed to call wild and dreary (...) that I thought no place could ever be strange to me again. » Ma traduction.

menacer les hommes. Il y a bien quelque chose de sublime dans cette nature romantique aux vertus réparatrices, guérisseuse des maux de l'humanité.

1.3. Le rêve d'un « je »

De toute évidence, les idéaux de Thoreau sont à rapprocher des idéaux transcendentalistes de communautés utopistes telles que *Brook Farm*¹³, notre penseur et les fondateurs de ces communautés étant issus d'un terreau culturel commun où s'expriment les valeurs progressistes de la Nouvelle-Angleterre de cette époque. Fondée en 1841 par l'ancien Pasteur unitarien George Ripley, *Brook Farm* compte une quinzaine de membres. Leur but est de mettre en œuvre les grands principes transcendentalistes d'individualisme et d'humanisme par l'exécution commune de tâches collectives et manuelles. Un autre intellectuel, Bronson Alcott fonde la même année *Fruitlands*, une communauté basée sur l'échange économique et ayant pour but l'éducation.

Cependant, si beaucoup de parallèles sont inévitables, il nous semble difficile d'affirmer que leurs aspirations sont identiques. En effet, ces communautés autarciques insistent, par définition, sur l'importance des notions du vivre ensemble, du partage et de la solidarité ; elles sont centrées sur elles-mêmes et non tournées vers le monde. Il ne s'agit pas simplement de partager des intérêts ou des traditions mais de les mettre en pratique de manière effective. Il faut appliquer ensemble le système de valeurs fondé sur ces convictions en un lieu bien défini en comptant sur le fait que le microcosme idéal ainsi créé sera un modèle potentiel pour le reste de la société. Mais le point de vue de Thoreau est tout autre : « On ne trouve que peu de vertu dans les actions de masse »¹⁴ (Thoreau, 2001, 208) insiste-t-il dans « *Civil Disobedience* ». Ces utopies politiques qui essaient de faire exister de manière concrète une société idéale à petite échelle et de reconstituer une « société meilleure » parce que fondée sur des règles nouvelles, ne peuvent en aucun cas répondre aux exigences de celui qui mène un combat quotidien contre toute forme d'assujettissement d'où qu'il vienne¹⁵.

¹³ Cf. David M. Robinson. « *Transcendentalism and the Utopian Mentality*. » Oregon State University, 1997. <<http://www.orst.edu/Dept/philosophy/club/utopia/utopian-visions/robinson-lec.html>>

¹⁴ « There is but little virtue in the action of masses of men. » Ma traduction.

¹⁵ Cf. Jean Preposiet, *Histoire de l'Anarchisme* (Paris : Talladier, collection 'approches', 2001) pp. 41-4.

Thoreau ne propose pas de projet collectif mais se fait le fer de lance d'un projet individuel. Il refuse le « nous » et affirme le « je » dans un mouvement de séparation de toute forme de communauté. Dès les premières pages de *Walden*, il admet volontiers que dans son écriture tout part de lui puisqu'il est la personne qu'il connaît le mieux : « Je ne parlerais pas tant de moi-même s'il existait quelqu'un d'autre que je connaisse aussi bien. Malheureusement, je suis réduit à ce thème par les limites que m'impose l'étroitesse de mon expérience »¹⁶ (Thoreau, 1985, 325). Cette dernière démonstration nécessite pourtant d'être nuancée car s'il prône un individualisme social autant qu'une individuation métaphysique, il affirme pourtant un attachement plus vaste à l'humanité tout entière par l'« *Over-Soul* » émersonienne¹⁷ et à toutes les altérités du monde qu'elles soient animales, végétales ou minérales.

2. Balades américaines

2.1. Éléments naturels, éléments rêvés

Dans *Walden*, l'auteur rapporte et analyse les raisons qui l'ont conduit à s'isoler dans la forêt et à vivre seul, pratiquement en autarcie, dans une cabane sur les bords de *Walden Pond* : « Je m'en allais dans les bois parce que je voulais prendre le temps de vivre, faire face seulement aux faits essentiels de la vie (...) vivre profondément, sucer toute la moelle de la vie, vivre assez vigoureusement et de façon spartiate pour mettre en déroute tout ce qui n'était pas la vie »¹⁸ (Thoreau, 1985, 394). Il s'attache à traiter des choses de peu d'importance (« *trivial* ») aux yeux du grand public : il veut se frotter à ce que la vie a de plus simple et faire l'expérience de la douceur et de l'âpreté du réel. En cela, ce philosophe des petits riens semble une fois de plus suivre l'appel émersonien pour une philosophie du banal et du commun¹⁹.

¹⁶ « I should not talk so much about myself if there were anybody else whom I knew as well. Unfortunately, I am confined to this theme by the narrowness of my experience. » Ma traduction.

¹⁷ La notion de « Sur-Âme » d'inspiration Hindouiste, dépasse la temporalité et l'espace et désigne ce qui nous lie : si les phénomènes du monde semblent matériellement éparpillés, ils sont en fait unis par ce principe transcendant.

¹⁸ « I went to the woods because I wished to live deliberately, to front only the essential facts of life (...) to live deep and suck out all the marrow of life, to live so sturdily and Spartan-like as to put to rout all that was not life ». Ma traduction.

¹⁹ « I ask not for the great, the remote, the romantic; what is doing in Italy or Arabia; what is Greek art, or Provencal minstrelsy; I embrace the common, I explore and sit at the feet of the familiar, the low. Give me insight into to-day, and you may have the antique and future worlds. What would we really know the

Au court de ses balades dans les bois, il s'émerveille avec force détails devant les choses du quotidien, en en faisant des objets de réflexion. Toute son œuvre, y compris sa correspondance et ses journaux, forme un inépuisable catalogue de références aux chants des oiseaux, aux diverses floraisons printanières, au bruit de l'eau qui file dans une rivière ou au son du vent qui souffle entre les branches des arbres.

Plusieurs témoignages confirment que l'auteur sait non seulement regarder mais aussi apprivoiser les éléments naturels, en particulier les animaux. Il est tel un ensorceleur qui parle aux serpents, aux poissons, aux marmottes ou aux renards. Emerson se souvient dans son éloge funèbre : « Les serpents s'enlaçaient autour de ses jambes, les poissons nageaient jusqu'à sa main et il les saisissait pour les sortir de l'eau, il tirait le chien de prairie hors de son terrier en l'attrapant par la queue, et mettait les renards sous sa coupe pour les protéger des chasseurs. Notre naturaliste était d'une parfaite magnanimité »²⁰ (Emerson 1020). Ce témoignage propose une vision enchantée d'un Thoreau qui semble avoir abandonné la communication verbale pour le dialogue magique avec les animaux, ne faisant plus qu'un avec la forêt et la rivière.

2.2 *Ars ambulandi* de l'ermite-vagabond

L'œuvre de celui que Gilles Farcet nomme « l'éveillé du nouveau monde »²¹ se lit comme une (re)création à la fois fictionnelle, philosophique et scientifique des balades d'un promeneur qui se perd quotidiennement dans ses rêveries. Thoreau est un rêveur paradoxalement éveillé qui laisse son esprit vagabonder afin de puiser l'inspiration créatrice qui nourrira son œuvre : « Je suis d'avis que je ne peux conserver ma santé et mes esprits à moins de ne passer au minimum quatre heures par jour (...) à flâner à travers les bois, les collines et les champs, totalement dégagé de toute préoccupation matérielle »²² (Thoreau, 2001, 227). Ses moments d'abandon oniriques sont mis à profit

meaning of? The meal in the firkin; the milk in the pan; the ballad in the street; the news of the boat; the glance of the eye; the form and the gait of the body. » Ralph Waldo Emerson, « The American Scholar » in *Essays & Poems* [1836-1875], Joel Porte, Harold Bloom et Paul Kane (éd.) (NY : Library of America College Editions, Literary Classics of the United States Inc., 1996) pp. 68-9.

²⁰ « Snakes coiled round his legs; the fishes swam into his hand, and he took them out of the water; he pulled the woodchuck out of its hole by the tail, and took the foxes under his protection from the hunters. Our naturalist had perfect magnanimity ». Ma traduction.

²¹ Cf. Gilles Farcet, *Henry Thoreau : L'éveillé du nouveau monde* (Paris : Le Sang de la Terre, 1998).

²² « I think that I cannot preserve my health and spirits, unless I spend four hours a day at least (...) sauntering through the woods and over the hills and fields, absolutely free from all worldly engagements. » Ma traduction.

pour exercer la force imaginative de son intuition par ce qu'on peut qualifier de « méditation en mouvement ».

Il définit le Marcheur Errant (« *the Walker Errant* ») comme un être qui se bat pour sa liberté de penser et d'agir. Marcher n'est pas seulement une activité physique, c'est une activité éminemment spirituelle : « Plus un homme vieillit, plus il a propension à rester au calme et à vaquer à des occupations domestiques »²³, et plus loin, « mais la marche dont je parle est sans aucun rapport avec le fait de prendre de l'exercice comme on dit, tel un malade qui prendrait ses médicaments à heures fixes (...) elle constitue en soi toute l'entreprise et l'aventure de la journée »²⁴ (Thoreau, 2001, 228). Marcher n'est pas tant un acte de libération de l'esprit par la mise en mouvement du corps, qu'un acte d'affirmation de l'être tout entier – à la fois et simultanément esprit et corps – comme étant libre.

Se perdre avec confiance et nonchalance en pratiquant l'art de Marcher (« *the art of Walking* »), déambuler dans la forêt et dans son esprit est l'activité principale – ou plutôt la non-activité – d'un homme pour qui se promener, « SAUNTERING », est l'arme de la liberté : « Lorsque nous marchons, nous nous dirigeons naturellement vers les champs et les bois : qu'advierait-il de nous si nous réservions nos marches aux seuls jardins et esplanades ? Certaines écoles philosophiques ont même ressenti la nécessité d'amener les bois aux philosophes puisqu'ils ne s'y rendaient pas »²⁵ (Thoreau, 2001, 229). L'art de flâner est élevé au rang d'une pratique introspective, une discipline sans but ni profit qui répond à l'exigence morale indéfectible du croisé²⁶. De plus, le philosophe-marcheur admet volontiers quelques moments de faiblesse qui, après tout, font partie de l'apprentissage de la liberté : « Mais il m'arrive parfois d'avoir du mal à me départir de l'emprise du village. La pensée de telle tâche me trotte-t-elle dans la tête et je ne me trouve ailleurs que là où est mon corps : je suis en dehors de mes sens »²⁷ (Thoreau, 2001, 229). Il revient donc au promeneur solitaire de tirer profit de

²³ « As a man grows older, his ability to sit still and follow indoor occupations increases. » Ma traduction.

²⁴ « But the walking of which I speak has nothing in it akin to taking exercise, as it is called, as the sick take medicine at stated hours (...) but is itself the enterprise and adventure of the day. » Ma traduction.

²⁵ « When we walk, we naturally go to the fields and woods : what would become of us, if we walked only in a garden or a mall? Even some sects of philosophers have felt the necessity of importing the woods to themselves, since they did not go to the woods ». Ma traduction.

²⁶ Cf. Thoreau, Henry David. *Collected Essays and Poems*, Elisabeth Hall Witherell (éd.). (NY : The library of America, 2001), p. 226.

²⁷ « But it sometimes happens that I cannot easily shake off the village. The thought of some work will run in my head and I am not where my body is – I am out of my senses. » Ma traduction.

son environnement en y imprimant la marque de sa sérénité ; la nature ne peut rien pour un esprit qui n'a pas propension à être en paix.

2.3 *Musings and ruminations* : la culture de soi

Cet heureux vagabondage de l'esprit est un moment à la fois éthéré et dynamique, conscient et inconscient : « vous devez marcher à la manière du chameau qui est le seul animal dont on dit qu'il rumine en marchant »²⁸ (Thoreau, 2001, 228). Entre songes et ruminations, Thoreau s'isole dans la forêt afin de contempler l'espace poétique qui l'entoure. Il s'agit de cultiver ce qu'il nomme à plusieurs reprises le « matin intérieur », un état préalable à toute pensée et à tout ressenti, antérieur à toute expérience. Cette sorte d'*inner wilderness* n'est finalement pas autre chose que la sagesse d'un Diogène ou le silence intérieur d'un bonze. Cette quête est un idéal régulateur et une condition pour notre progrès moral. Selon cette conception individualiste et égotiste – romantique, en résumé –, la culture de soi est un devoir premier qui finit par avoir des retombées positives sur la communauté dans un deuxième temps.

Lors de ses moments de flânerie solitaire, il passe par des explications étymologiques particulièrement fantaisistes pour définir la notion de « *sauntering* »²⁹. Sa démonstration regorge d'exemples illustrant la fertilité de son imagination. Son recours particulièrement libre aux racines étymologiques et historiques crée une mythologie, voire une mystique poétique qui lui est propre. S'il se donne la peine de trouver de nouvelles définitions aux termes de 'flâneur' et plus loin de 'village'³⁰, c'est que celles utilisées habituellement ne lui permettent pas d'exprimer pleinement sa pensée ; pour lui, ce ne sont pas de simples signifiants renvoyant à des objets du monde réel, ce sont également des concepts philosophiques avec lesquels il pense et réfléchit (sur) le monde.

L'immersion dans la solitude par opposition aux expériences communautaires est une démarche introspective. Rousseau fait la même constatation dans ses *Rêveries* : « Ces heures de solitude et de méditation sont les seules de la journée où je sois

²⁸ « ...you must walk like a camel, which is said to be the only beast which ruminates when walking. » Ma traduction.

²⁹ Cf. Henry David Thoreau. « Walking » in *Collected Essays and Poems*, Elisabeth Hall Witherell (éd.) (NY : The library of America, 2001), p. 225.

³⁰ Cf. Henry David Thoreau. « Walking » in *Collected Essays and Poems*, Elisabeth Hall Witherell (éd.) (NY : The library of America, 2001), p. 231.

pleinement moi et à moi sans diversion, sans obstacle, et où je puisse véritablement dire être ce que la nature a voulu » (Rousseau 64). Cette introspection créatrice n'a d'autre but que de se réaliser soi-même, et finalement de devenir l'homme complet dont Emerson parle dans son essai « *Self-Reliance* » : « Il n'est aucune autre loi sacrée que celle de ma nature (...) Face à toute opposition, un homme doit se comporter comme si tout le reste était court et éphémère »³¹ (Emerson, 262). Chez Emerson comme chez Thoreau, l'individualisme se situe dans une réalité concrète et physique : elle voit en l'individu sa forme la plus essentielle et la plus haute et en affirme les droits et les valeurs dans la société. L'individualité est en revanche strictement métaphysique ; elle n'implique aucune interaction de l'individu avec le monde et aucun passage à la réalité matérielle n'est nécessaire : l'individu se contient lui-même et est sa propre justification, son unique cause et son unique conséquence.

3. Rêve de l'écologue, rêveries écologistes

3.1. La vie par l'exemple

Dans *Walden*, Thoreau propose un projet positif et vivant – « *an experiment* » – et lance une provocation par l'exemple, un cri d'alarme pour réveiller les potentialités humaines en se détachant du médiocre pour atteindre le sublime : « je n'ai pas l'intention d'écrire une ode au découragement mais de m'enorgueillir de mes exploits, aussi énergiquement que le Chanteclair du matin sur son perchoir, dans l'unique but de réveiller mes voisins »³² (Thoreau, 1985, 389). L'isolement permet de créer un environnement propice à la culture de soi, sans se laisser envahir par l'agitation du monde et son lot d'illusions apportées par l'industrialisation, le progrès technique et les possessions matérielles. Dans l'éloge funèbre qu'il fait à son ami, Emerson formule avec bonheur : « Il choisit d'être riche en diminuant ses besoins et en les satisfaisant lui-même »³³ (Emerson 1011). Dans un élan vers ce que l'on nomme désormais « décroissance » ou « simplicité volontaire », il dégage quatre grandes nécessités vitales : « Pour l'homme, on peut les diviser en plusieurs catégories dans nos climats : nourriture, abri, vêtement

³¹ « No law can be sacred to me but that of my nature. (...) A man is to carry himself in the presence of all opposition, as if every thing were titular and ephemeral but he. » Ma traduction.

³² « I do not propose to write an ode to dejection, but to brag as lustily as chanticleer in the morning, standing on his roost, if only to wake my neighbors up. » Ma traduction.

³³ « He chose to be rich by making his wants few, and supplying them himself. » Ma traduction.

et combustible. En effet, c'est seulement lorsque nous nous sommes assurés de les avoir que nous pouvons aborder les vrais problèmes de la vie avec un esprit libre et quelque chance de réussir »³⁴ (Thoreau, 1985, 332). La réputation d'ascète de Thoreau n'est plus à faire : tous ses journaux, et tous les témoignages de son vivant nous décrivent un personnage attaché à une vie frugale.

Intellectuel engagé dans la vie de ses contemporains, il suit l'injonction faite par Emerson dans « *The American Scholar* » selon laquelle le transcendentaliste ne doit pas garder pour lui les révélations spirituelles que lui auront permis d'atteindre le contact avec la nature et la lecture des anciens³⁵, mais doit retourner dans le monde pour en faire profiter les autres. Sa pensée n'a de valeur que si elle est mise à l'épreuve de la réalité : « L'action est secondaire chez l'intellectuel, mais elle n'en est pas moins essentielle. Sans elle, il n'est pas tout à fait un homme. Sans elle, sa pensée ne peut pas vraiment mûrir et devenir vérité »³⁶ (Emerson 60). Après l'étape de culture et de régénération du moi, vient l'étape de la régénération de la société tout entière.

En allant vivre dans les bois, l'écrivain veut montrer que nous n'avons pas tant des droits que des devoirs vis-à-vis du monde naturel. L'humanité a une obligation de soin, de protection, et d'échange avec celui-ci. Par corrélation, il se voit porteur des mêmes devoirs envers son prochain. Ce n'est pas une attitude que l'on n'adopte pour son propre salut ni pour le bien de ses descendants, mais pour le bien de toutes et de tous. Cette responsabilité s'applique envers la nature en tant que devoir d'économie des ressources naturelles par la mise en place d'un mode de vie individuel prenant en compte les autres êtres vivants. Elle passe également par le respect d'un environnement qui est porteur de valeurs éthiques nécessaires, universelles, inaltérables et

³⁴ « The necessities of life for man in this climate may, accurately enough, be distributed under the several heads of Food, Shelter, Clothing, and Fuel; for not till we have secured these are we prepared to entertain the true problems of life with freedom and a prospect of success. » Ma traduction.

³⁵ Cf. Ralph Waldo Emerson, « The American Scholar » in *Essays & Poems* [1836-1875], Joel Porte, Harold Bloom et Paul Kane (éd.) (NY : Library of America College Editions, Literary Classics of the United States Inc., 1996), pp. 55-9.

³⁶ « Action is with the scholar subordinate, but it is essential. Without it, he is not yet man. Without it, thought can never ripen into truth. » Ma traduction.

incorruptibles³⁷. À cet égard, il était adepte (dilettante) d'un régime végétarien par respect pour les êtres vivants non-humains³⁸.

3.2. Un rêve prémonitoire : les débuts de l'écologie

Thoreau n'hésite pas à fréquenter la nature comme pour la démystifier et l'apprécier pour ce qu'elle est, loin des projections subjectives propres aux auteurs romantiques. Il passe le plus clair de son temps à l'extérieur à observer la nature qui est une source intarissable d'admiration et d'émerveillement tel qu'il l'exprime aussi dans *The Maine Woods*, *A Natural History of Massachusetts* et dans *Wild Fruits*. Son œuvre fourmille de références taxinomiques qui sont la marque de ses années passées à marcher seul dans les bois. La démarche naturaliste qui marquait déjà ses premières œuvres prend rapidement le pas sur le romantisme transcendantal. Ronald Wesley Hoag remarque :

...à la fin de sa carrière, Thoreau apparut comme un naturaliste bien plus significatif qu'on ne l'avait estimé (...) Il faut toutefois remarquer que le transfert de son intérêt vers l'aspect physique de la correspondance entre les faits matériels et l'esprit, ne constitue pas en soi un compromis avec son engagement transcendentaliste. Pour être sûre, on devrait 'poser les fondations du château dans les airs' comme il le dit dans *Walden*. On peut considérer la deuxième partie de sa carrière comme une tentative de suivre son propre conseil.³⁹ (Hoag 153)

Il est aussi l'un des premiers grands penseurs de l'écologie, avant même que sa définition officielle ne soit formulée. À cet égard, Worster remarque à propos de l'essai « *The Succession of Forest Trees* » paru dans l'ouvrage posthume *Excursions* : « [cet essai] est généralement considéré comme la contribution la plus importante qu'il ait faite de sa vie aux sciences de l'environnement, à l'agriculture et à l'écologie »⁴⁰

³⁷ Cf. Hans Jonas, *Le Principe de responsabilité, une éthique pour la civilisation technologique* (Paris : éditions du Cerf, collection 'champs essai', 1995).

³⁸ Dans *Walden*, Thoreau se moque de ceux qui tiennent à manger de la viande pour leur santé et qui passent leur temps à travailler pour pouvoir gagner plus d'argent et ainsi pouvoir consommer plus de viande, pour ensuite pouvoir travailler encore d'avantage, ruinant ainsi leur santé.

³⁹ « ...the later Thoreau emerges as a much more significant naturalist than was previously thought, (...) It should be noted, however, that his shift in emphasis to the physical side of the correspondence between facts and spirit does not of itself compromise his Transcendental standing. To be sure, as he said in *Walden*, one should put 'foundations' under 'castles in the air.' His later career may be viewed as an attempt to follow his own advice. » Ma traduction.

⁴⁰ « [this essay] has been generally considered the most important contribution to conservation, agriculture, and ecological science he made in his lifetime. » Ma traduction.

(Worster 71). Son étonnement perpétuel devant la faune et la flore du Massachusetts donnent naissance à une écriture complice avec les éléments naturels, et sont sa marque distinctive dans le paysage littéraire américain du XIX^e siècle.

Mais qu'est donc cette écologie dont Thoreau fait le rêve alors même qu'il ne la nomme jamais ? Quelle est sa portée ? Quels sont ses apports ? Il nous faut penser ce terme dans sa polysémie pour en dégager les différents niveaux sémantiques. En 1866, le naturaliste allemand Ernst Haeckel invente le néologisme *Oecologie* qu'il définit comme « la science des relations des organismes vivants avec le monde extérieur, leur habitat, leurs modes de vie, les énergies, les parasites, etc. »⁴¹ (Worster 192). Le monde scientifique se désintéressa de cette nouvelle notion, et Haeckel n'approfondit pas ses recherches. Thoreau ne connaîtra jamais ce terme, ce qui ne l'empêchera pas d'être l'un des pionniers de l'écologie américaine.

Revenons à la racine même du mot écologie tel qu'élaboré par Haeckel. Pour créer ce nouveau mot, il se réfère au terme d'économie ; en disciple de Charles Darwin, il insiste sur le caractère évolutif des relations entre l'homme et la nature et dans une conférence en 1869, il présente l'écologie comme « l'ensemble des connaissances relatives à l'économie de la nature »⁴². Les termes d'économie et d'écologie sont tous deux formés à partir du syntagme grecque *oikos* (*οἶκος* « maison », « habitat »). Si l'économie considère l'organisation et l'administration de ce foyer – cette cabane de Walden – puisque ce terme est également formé depuis le syntagme grecque *nemein* (*νέμω*, « administrer »), l'écologie, elle, se préoccupe avant tout de récolter des connaissances, de hiérarchiser et de classer des savoirs à partir de ce qu'on sait de l'organisation de cet habitat naturel puisque ce terme est formé à partir du syntagme grec *logos* (*λόγος* « science », « discours »).

3.3. Le rêve d'une écologie

Le terme d'écologie répond principalement à deux définitions. L'écologie désigne premièrement « l'étude des milieux où vivent les êtres vivants ainsi que les rapports de ces êtres vivants entre eux et avec le milieu. »⁴³ En des termes plus rigoureux, on peut

⁴¹ « the science of the relations of living organisms to the external world, their habitat, customs, energies, parasites, etc. » Ma traduction.

⁴² « the body of knowledge concerning the economy of nature ». Ma traduction.

⁴³ Le Petit Robert 2007, p. 813.

dire que cette science naturelle s'occupe de l'étude de ce qu'en 1935 Arthur Tansley nomme l'écosystème qui est un ensemble homogène localisé de type forêt, vallée, prairie, étang...⁴⁴ Une deuxième définition de l'écologie, plus courante celle-ci, l'identifie comme un « mouvement visant à un meilleur équilibre entre l'homme et son environnement naturel ainsi qu'à la protection de celui-ci. »⁴⁵ Cette définition désigne non pas l'écologie au sens étroit mais l'écologie politique appelée parfois écologisme⁴⁶. Ainsi, le nom « écologiste » est soit synonyme d'« écologue » (« scientifique spécialiste de l'écologie ») ou bien est « un partisan de l'écologisme, de la protection de la nature, de la recherche de formes de développement respectant l'environnement. »⁴⁷ Il ne faut pas confondre ces deux acceptions, même s'il est éminemment souhaitable de les penser conjointement comme nous incite à le faire Thoreau.

Si certains scientifiques estiment que l'écologie est une sous-catégorie de la biologie, nous nous rangeons du côté de ceux qui pensent que l'écologie est multidisciplinaire⁴⁸. Nous désirons également faire quitter à l'écologie le seul domaine des sciences naturelles. Pour Hicham-Stéphane Afeissa aussi : « ...il faut privilégier une approche holistique, qui ne sépare pas les parties du tout, l'homme de la nature, le sujet de l'objet, qui travaille au contraire à mettre au jour une hiérarchie de systèmes emboîtés les uns dans les autres par niveaux d'intégration successifs » (Afeissa 11). L'écologie nous apparaît plus comme un point de vue global, une vision d'ensemble des rapports entre les êtres vivants entre eux et entre eux et leur milieu.

À l'image de cette définition de l'écologie, l'œuvre de Thoreau est elle-même difficilement réductible à un seul genre littéraire ; elle est protéiforme et s'est nourrie d'innombrables influences. Auteur de fictions, d'essais politiques, d'articles de revues, d'écrits naturalistes, de poèmes et de journaux, son œuvre relève simultanément de la

⁴⁴ Cet habitat se compose de la biocénose (l'ensemble des êtres vivants) et du biotope (le milieu physique où ils vivent). Si l'on suit cette définition *stricto sensu*, l'étude des phénomènes globaux qui affectent la planète et qui sont appelés « catastrophes écologiques » par abus de langage mène à un grave contresens. Ainsi, des phénomènes tels que l'effet de serre, la déforestation, la pollution, la fragilité de la couche d'ozone ou la fonte des grands glaciers ne relèvent pas de l'écologie mais de la géodynamique externe ou de la climatologie.

⁴⁵ Le Petit Robert 2007, p. 813.

⁴⁶ Des acteurs politiques tels qu'Al Gore, les mouvements politiques « verts » et les organisations non gouvernementales telles que *Green Peace*, *Friends of the Earth* ou le *World Wide Fund* relèvent donc de l'écologisme.

⁴⁷ Le Petit Robert 2007, p. 813.

⁴⁸ De ce fait, elle chapote non seulement la biologie, mais aussi la géologie, la météorologie, la génétique, la chimie, les sciences physiques et dans une certaine mesure la géographie.

littérature, de la civilisation, de la philosophie et des sciences naturelles. Disciple à la fois des philosophes antiques et des sages orientaux, il a influencé des auteurs qui eux aussi rêvaient d'un autre monde : Léon Tolstoï, Mahatma Gandhi, Jack Kerouac, Martin Luther King, ou plus récemment Jon Krakauer⁴⁹, qui sont tous ses héritiers. La pensée et les préoccupations de ce précurseur résonnent encore aujourd'hui, notamment en ce qui concerne les problématiques de l'éthique écologique et environnementale.

Le lieu du rêve en est la condition. La nature est le territoire du rêve : elle stimule l'imagination et fournit la matière onirique première en même temps qu'elle l'abrite et le protège. Écrire sur la nature depuis son lieu rend légitime le statut de Thoreau en tant qu'écrivain de la nature. En s'y réfugiant, loin de l'agitation des villes, il s'éloigne du sens commun pour renouer avec lui-même dans la solitude. La *wilderness* américaine est hospitalière car elle permet de porter un regard original sur le monde. Afin de s'abandonner à ses rêveries, Thoreau se fait le chantre d'un projet individualiste, loin de toute forme de vie en collectivité. L'ermite veut se confronter à ce qui fait la moelle de la vie en s'immergeant dans la nature : en errant, il se perd pour mieux se retrouver. Aux visions enchanteresses évoquées dans son œuvre, il ajoute lui-même des moments magiques de communion avec les éléments en dialoguant avec les animaux. Perdu dans un sommeil « paradoxal » puisque le maintenant en éveil, il vagabonde physiquement autant que mentalement. Ce somnambule littéraire laisse courir son imagination vers de nouvelles étymologies qui lui permettent de mieux (re)penser les idées et sensations nouvelles que la nature provoque en lui. Il nous faut prendre le chemin des rêves ; en cela, l'intuition prémonitoire de Thoreau rejoint les rêveries de Rousseau pour les prolonger et les dépasser. Le « bon sauvage » est en chacun de nous et selon cette conception individualiste, l'auteur entend mener une vie exemplaire dont les besoins sont réduits au strict minimum, afin de montrer du doigt le début du chemin des rêves : l'homme doit revenir à la nature et à sa nature afin d'apprendre d'elle et de changer son rapport à celle-ci. Thoreau est un transcendentaliste, mais il est surtout un naturaliste, un écologue et un écologiste qui prône au présent comme au futur, le devoir spirituel, éthique et politique de respect de la nature.

⁴⁹ Cf. Jon Krakauer, *Into the Wild*, NY : Anchor Books, 1997.

Ouvrages cités

- Afeissa, Hicham-Stéphane (éd.). *Éthique de l'Environnement, nature, valeur, respect*, Paris : Vrin, collection 'textes clés', 2007.
- Emerson, Ralph Waldo. *Essays & Poems* [1836-1875], Joel Porte, Harold Bloom et Paul Kane (éd.). New York : Library of America College Editions, Literary Classics of the United States Inc., 1996.
- Farcet, Gilles. *Henry Thoreau : L'éveillé du nouveau monde*. Paris : Le Sang de la Terre, 1998.
- Christin, Rodolphe. « La nature contre-culture : Réflexions autour de Henry David Thoreau ». *Revue Réflexions*. N° 3. 29 mars 2010.
<http://www.plusloin.org/refractions/textes/refractions3/thoreau.htm>
- Hoag, Ronald Wesley. « Thoreau's later natural history writings », in Joel Myerson (éd.). *The Cambridge Companion to Henry David Thoreau*. Cambridge : Cambridge University Press, 1995, pp. 152-70.
- Rousseau, Jean-Jacques, *Les Rêveries du promeneur solitaire*. Paris : GF Flammarion, 2006.
- Specq, François. Postface à Henry David Thoreau, *Les Forêts du Maine*, « Habiter la frontière. L'humanisme sauvage de Henry David Thoreau ». Paris : éditions rue d'Ulm, 2004. PhilAgora. 29 mars 2010.
<http://www.agora.qc.ca/mot.nsf/Dossiers/Henry_David_Thoreau>
- Thoreau, Henry David. *A Week on the Concord and Merrimack Rivers, Walden, or Life in the Woods, The Maine Woods, Cape Code*. New York : The Library of America, 1985.
- . *Collected Essays and Poems*, Elisabeth Hall Witherell (éd.). New York : The library of America, 2001.
- Trachtenberg, Zev. « The Exile and the Moss-Trooper : Rousseau and Thoreau on Walking in Nature ». *University of Oklahoma*. 29 mars 2010.
<<http://www.ou.edu/ouphil/faculty/trachtenberg/ExileMossTrooper.pdf>>
- Worster, Donald (éd.). *Nature's Economy : A History of Ecological Ideas*. 2nd ed. Cambridge University Press, 1994.